

**Didier Foucault**

FRAMESPA (CNRS/Université de Toulouse 2-Le Mirail UMR 51 36)

**Faire l'histoire des sciences de la Renaissance  
au milieu des années 1960 :  
« La prose du monde » en perspective**

Avec un premier chapitre intitulé « Les suivantes » et consacré à l'analyse des *Mémoires* de Vélasquez, le second, « La prose du monde », constitue l'ouverture du livre de Michel Foucault, *Les mots et les choses*<sup>1</sup>.

Le manuscrit avait été achevé au printemps 1965. Ses premiers lecteurs, Georges Canguilhem et Roger Caillois notamment, se sont montrés enthousiastes. Ce dernier demandant même à Michel Foucault de lui confier « quelques pages » pour sa revue *Diogenes*<sup>2</sup>. L'article – sous le même titre que le chapitre II, « La prose du monde » – est paru dans la livraison de janvier-mars 1966 ; soit pratiquement au moment de la sortie de l'ouvrage chez Gallimard. Avec quelques modifications et, surtout, l'absence des parties IV (« L'écriture des choses ») et V (« L'être du langage »), ces bonnes feuilles ont ainsi participé, à leur manière, à la promotion du livre... Un livre, qui devint, en quelques semaines, un *best-seller*, en faisant de son auteur, encore relativement méconnu du grand public, une figure en vue de la scène intellectuelle française.

En dépit de la caution de Roger Caillois, les développements de « La prose du monde » – centrés sur les « figures du discours » à la Renaissance – se sont vite trouvés marginalisés par d'autres questions : en premier lieu, les controverses suscitées par l'extraordinaire vogue du structuralisme et par l'apport spécifique de Foucault ; plus secondairement, les débats qui s'attachaient au contenu d'un livre portant principalement sur l'époque classique et le XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce contexte tumultueux, la Renaissance se trouvait ainsi reléguée dans une sorte d'introduction qui, en regard de la suite, semblait n'avoir qu'une double fonction : d'une part, présenter une notion-clé de l'essai – l'« épistémé » ; d'autre part, rappeler que l'épistémé de l'époque classique se trouvait encadrée par deux « discontinuités », l'une repérable à la charnière des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'autre à celle des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. Quant aux travaux qui occupèrent ensuite Michel Foucault jusqu'à sa mort, faut-il rappeler qu'ils ne s'intéressèrent plus véritablement au sujet. Il n'est qu'à parcourir les 3000 pages d'articles et d'interviews recueillis dans *Dits et écrits*, pour s'en convaincre.

Ma contribution se propose de revenir sur le contenu de ce chapitre. En effet, si *Les mots et les choses* sont une intervention originale dans le large champ de l'épistémologie et de l'histoire des sciences, « La prose du monde » occupe une place non moins problématique dans un secteur de cette dernière discipline : la période de la Renaissance ; une période qui, au milieu des années 1960, avait bien des allures de parent pauvre, en regard de l'importance accordée, par exemple, à la science grecque, à celles du monde arabo-musulman médiéval ou de la « révolution scientifique » du temps de Galilée ; sans parler du Siècle des Lumières ou de l'ère industrielle ...

Qu'avait donc de si particulier l'intervention de Michel Foucault dans la manière de faire l'histoire des sciences de la Renaissance ? Je voudrais ici, mettre en perspective la thèse de Michel Foucault développée dans « La prose du monde », en la situant par rapport à la manière dont les autres spécialistes – historiens et philosophes des sciences, mais également historiens qui essayaient d'intégrer cette question dans leur domaine de compétence – la traitaient au moment de la publication du livre.

\*

---

<sup>1</sup> Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>2</sup> Voir la lettre à Roger Caillois datée du 25 mai 1966 (lire 1965) publiée dans Foucault Michel, *Dits et écrits*, Paris, Quarto-Gallimard (2<sup>nd</sup>e édition), t. II (1976-1988), 2001, p. 981.

Pour mesurer l'importance de « La prose du monde » et, surtout, de l'écart qu'il y a entre ce texte et l'idée, alors largement dominante, qu'on se faisait de la science de la Renaissance (et au-delà de la manière d'écrire son histoire), une citation sera particulièrement éclairante. Elle est extraite de la « Leçon inaugurale » de René Taton, prononcée au VIII<sup>e</sup> congrès international de Tours consacré aux « Sciences de la Renaissance ». René Taton est, à cette époque, une personnalité éminente de la discipline. Spécialiste des mathématiques, il est à la direction de la *Revue d'histoire des sciences*. Il a coordonné l'*Histoire générale des sciences* publiée en 1958<sup>3</sup>. Une véritable somme pour laquelle ont été mobilisés quelques-uns des meilleurs auteurs du temps<sup>4</sup>. Précision notable : ce congrès se tient en 1965, soit au moment où Michel Foucault s'occupe de la publication des *Mots et les Choses*.

Tous les historiens des sciences sont pratiquement d'accord pour reconnaître que l'intervalle d'un siècle et demi qui s'étend approximativement du milieu du XV<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, constitue une étape originale et essentielle de la genèse de la science occidentale moderne. Son originalité est d'ailleurs liée en partie aux répercussions des phénomènes extérieurs à la science elle-même, et dont la plupart se rattachent à la Renaissance littéraire et artistique : invention et diffusion de l'imprimerie, triomphe de l'humanisme, développement de l'esprit et libre critique, luttes religieuses : Réforme et contre-réforme, grandes découvertes et voyages d'exploration<sup>5</sup>...

Poursuivant son propos, René Taton ajoute :

Cette Renaissance voit dans le vaste domaine de la science se développer deux grands types de chercheurs. Les uns, humanistes, philologues et érudits, s'efforceront de renouer un contact plus étroit avec la science de l'Antiquité, en recherchant les manuscrits des œuvres grecques ainsi que les commentaires qui en ont été faits au Moyen Âge [...]. Les autres, au contraire, moins cultivés et moins érudits, mais dégagés de tout respect excessif des œuvres classiques et dotés d'un esprit critique souvent développé, tenteront de sortir des sentiers battus et de réaliser une œuvre créatrice originale. Leur révolte contre les opinions acquises et leur désir d'étendre les domaines et les applications de la science faciliteront la création de méthodes d'approche nouvelle et de conceptions originales ouvrant peu à peu la voie à la révolution scientifique qui éclatera au XVII<sup>e</sup> siècle ; mais en revanche leur position anticonformiste permettra également l'éclosion des idées les plus extravagantes et les plus irrationnelles<sup>6</sup>.

Bref, pour René Taton, qui affirme faire son exposé sous le couvert de la communauté quasi unanime des historiens des sciences, la Renaissance, même si elle ne mérite pas d'être totalement négligée par ces derniers, n'est pour eux que d'un apport bien faible. La science de cette époque semble ne posséder aucune autonomie épistémologique propre et être sous l'influence de facteurs extérieurs : littéraires, artistiques, religieux, technologiques, politiques ou économiques. Dans l'*Histoire générale des sciences*, il écrit, par exemple, que c'est une « période de défrichage quelque peu désordonnée »<sup>7</sup>. De fait, son intérêt serait d'abord d'être une période de transition – « une étape originale et essentielle » – dans un processus qui ne trouve du sens qu'en regard de l'étape suivante, celle où, grâce à la « révolution scientifique », s'épanouit la « science moderne ». Dans l'avant-propos de la partie de l'*Histoire générale des sciences* consacrée à la Renaissance, René Taton exprime l'un des corollaires majeurs de cette prise de parti

<sup>3</sup> Taton René (dir.), *Histoire générale des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, 1958, 4 tomes (réédition : PUF-Quadrige, 1994).

<sup>4</sup> Pour ne citer que quelques noms, on trouve, parmi les signatures des auteurs du volume II, qui nous intéresse plus particulièrement ici, « La science moderne de 1450 à 1800 », celles d'Alexandre Koyré, Jacques Roger, Pierre Costabel, Mirko Grmek, Paul Delaunay, Robert Lenoble, Yvon Belaval, Jean Rostand, Marie-Antoinette Tonnelat, Maurice Daumas...

<sup>5</sup> *Sciences de la Renaissance*, VIII<sup>e</sup> congrès international de Tours (1965), Paris, Vrin, 1973, p. 9.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 9-10.

<sup>7</sup> *Dits et écrits, op. cit.*, t. II, p. VI.

épistémologique : on ne peut pas vraiment parler de science aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Pour son auteur, ce n'est qu'au siècle suivant qu'apparaissent les « premiers représentants authentiques de la science », à savoir Viète, Gilbert, Galilée, Kepler, Bacon et Harvey.

Michel Foucault connaît cette *doxa*. René Taton n'en porte pas la paternité, puisqu'elle remonte au XVII<sup>e</sup> siècle et a été reprise par toutes les doctrines qui ont valorisé la science dans son articulation progressiste avec la raison et l'expérimentation : rationalisme cartésien, matérialisme mécaniste des Lumières, positivisme et scientisme du XIX<sup>e</sup> siècle... « La prose du monde » l'expose à sa manière, pour s'en démarquer brutalement :

Il nous semble que les connaissances du XVI<sup>e</sup> siècle étaient constituées d'un mélange instable de savoir rationnel, de notions dérivées de pratiques de la magie, et de tout un héritage culturel dont la redécouverte des textes anciens avait multiplié les pouvoirs d'autorité. Ainsi conçue, la science de cette époque apparaît dotée d'une structure faible ; elle ne serait que le lieu libéral d'un affrontement entre la fidélité aux Anciens, le goût pour le merveilleux, et une attention déjà éveillée sur cette souveraine rationalité en laquelle nous nous reconnaissons. Et cette époque trilobée se réfléchirait au miroir de chaque œuvre et de chaque esprit partagé... En fait ce n'est pas d'une insuffisance de structure que souffre le savoir du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Pour Michel Foucault donc et contrairement à la *doxa*, ce serait faire fausse route que d'appréhender la science de la Renaissance comme un ensemble sans cohérence, une structure « souple », « trilobée », où chacun, au gré des influences glanées dans les textes antiques, en fonction de sa crédulité envers les superstitions empreintes de magie de son temps, ou de son ouverture anticipatrice vers ce qui sera la rationalité moderne, échafauderait un système aussi branlant qu'original. Michel Foucault insiste au contraire sur la « rigueur qui impose le rapport à la magie et à l'érudition »<sup>10</sup>. Par là-même, il remet en cause tous les jugements de valeur implicites que comporte ce type d'approche, guidée par ce que l'historien entendrait par une science « authentique ».

Pour mesurer cet écart entre ces deux déterminations contradictoires de la science de la Renaissance, on peut lire un passage où il se réfère à Ulisse Aldrovandi :

Buffon, un jour, s'étonnera qu'on puisse trouver chez un naturaliste comme Aldrovandi un mélange inextricable de descriptions exactes, de citations rapportées, de fables sans critique, de remarques portant indifféremment sur l'anatomie, les blasons, l'habitat, les valeurs mythologiques d'un animal, sur les usages qu'on peut en faire dans la médecine ou dans la magie. [...] Et Buffon de dire : « qu'on juge après cela quelle portion d'histoire naturelle on peut trouver dans tout ce fatras d'écriture. Tout cela n'est pas description mais légende »<sup>11</sup>.

Buffon est ici en cause, mais dans l'*Histoire générale des sciences*, lorsqu'Émile Guyénot et Jean Théodoridès traitent de l'encyclopédie zoologique du savant italien publiée entre 1599 et 1616, tiennent-ils, près de deux siècles plus tard, un discours différent ?

On peut s'étonner de l'ampleur de l'ouvrage. C'est qu'il s'agit surtout d'une histoire littéraire des animaux où la description zoologique est très réduite. Sur les 294 pages consacrées au cheval, il n'y a en a que trois ou quatre qui traitent des caractères zoologiques du cheval. Tout le reste n'est qu'une vaste compilation où l'on tient, en citant les auteurs, à rassembler tout ce qui a été écrit, rapporté, prétendu, touchant l'histoire du cheval, à tous points de vue : synonymie, habitat, élevage, tempérament, affectivité (fidélité, générosité), mémoire, reproduction, sympathie et antipathie, utilisation dans la guerre, les jeux, les triomphes. Rien n'est oublié, ni la mythologie

---

<sup>8</sup> *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, t. II, p. 1. Cet avant-propos est non signé. Il est très certainement de René Taton en raison de ses ressemblances avec le texte de la conférence cité.

<sup>9</sup> *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 54-55.

(sacrifices, métamorphoses, chevaux fabuleux, centaures), ni les prodiges et les monstruosités. Une part est faite aux proverbes relatifs aux chevaux, à leur représentation en peinture, en sculpture, sur les médailles, etc.<sup>12</sup>

En procédant à cette énumération baroque, les historiens des sciences se disent « étonnés » – il faudrait prendre ce mot au sens fort qu’il avait l’époque classique – qu’un traité scientifique fasse si peu de cas de la science – à ce qui pour eux est la science – et se transforme ainsi en un récit essentiellement « littéraire ». Or, c’est justement cette part négligée, parce que « littéraire », du texte d’Aldrovandi qui intéresse Michel Foucault. Plus exactement ce sont les raisons qui conduisent un savant de la Renaissance à livrer un tel inventaire et à accorder une égale dignité scientifique à chacune de ses composantes. Reprenant Buffon, qui parlait avec mépris de « légende », il réplique :

En effet, pour Aldrovandi et ses contemporains, tout cela est *legenda* – chose à lire. [...] La nature, en elle-même, est un tissu ininterrompu de mots et de marques, de récits et de caractères, de discours et de formes. Quand on a à faire l’histoire d’un animal, inutile et impossible de choisir entre le métier de naturaliste et celui de compilateur : il faut recueillir dans une seule et même forme du savoir tout ce qui a été vu et entendu, tout ce qui a été raconté par la nature ou les hommes, par le langage du monde, des traditions ou des poètes<sup>13</sup>.

Ce sont là des remarques fondamentales. Elles se trouvent justifiées par les développements du début de son chapitre consacrés aux « quatre similitudes » et aux « signatures » et qui justifient le titre – quelque peu énigmatique mais qu’il faut lire au pied de la lettre – de « La prose du monde ». Des remarques qui opèrent un total renversement de perspectives de l’histoire des sciences de la Renaissance. L’historien n’a plus à déporter sur cette période ancienne, avec condescendance et dédain, la définition qui est la sienne de la science – son champ de compétence, ses méthodes d’investigation du réel ou de validation des savoirs qu’elle fonde – mais à s’immerger dans la « configuration épistémologique »<sup>14</sup> de l’époque qu’il étudie. Et pour la Renaissance, cette dernière se déchiffre dans le livre immense de la nature. Un livre chargé de signes – de « signatures ». Un livre, qui se prolonge dans les livres que les hommes ont composés à son sujet. Livres qui ne sont pas de simples « miroirs » de la nature ; des « théâtres »<sup>15</sup>, où leurs auteurs mettraient la nature en représentation, mais qui, dans l’esprit de ceux qui les composaient, intégraient leur substance sémiologique à celle, produite à l’infini (ou presque), par la nature.

Je ne fais ici qu’évoquer quelques-unes de conséquences qu’entraîne ce renversement de perspective. L’histoire des sciences de la Renaissance perd son statut de domaine quasiment négligeable dans l’histoire « générale » des sciences. À partir de l’épistémé que Michel Foucault dégage dans son livre, il est possible de la considérer, non plus comme une « étape » dans la longue histoire diachronique des progrès de la connaissance, mais de l’isoler à l’intérieur d’une structure propre. Une structure qui ne s’explique ni par son origine ni par ses développements ultérieurs mais uniquement par sa cohérence interne, sa capacité à offrir un cadre solide d’interprétation des données du réel. En cela, l’historien des sciences de la Renaissance descend de son piédestal confortable d’homme qui sait à quoi s’en tenir devant ces humanistes, à la cervelle encombrée de références antiques, aveuglés par des superstitions absurdes, d’où surgissent quelques anticipations géniales, telles d’inexplicables éclairs de lucidité. Il se met, désormais, au même niveau que les savants de l’époque qu’il étudie. Le mot « savant », devant ici être pris, non plus comme synonyme de ce qu’on entend aujourd’hui par « scientifique », mais comme le latin *sapiens* – autrement dit un homme qui se distingue du commun des mortels par

<sup>12</sup> *Histoire générale des sciences, op. cit.*, t. II, p. 370

<sup>13</sup> *Les mots et les choses, op. cit.*, p. 55.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 32.

sa sagesse mais aussi par sa connaissance étendue des arcanes de la nature et par sa capacité de les décrypter pour agir sur elle<sup>16</sup>.

Cela réhabilite ainsi de vastes pans négligés du savoir renaissant et, par contrecoup, de nombreuses œuvres, hâtivement refermées par des chercheurs trop avides de trouver les racines ou les signes avant-coureurs de la science moderne dans les textes anciens. En affirmant, par exemple, « la divination n'est pas une forme concurrente de la connaissance ; elle fait corps avec la connaissance elle-même »<sup>17</sup>, Michel Foucault invite à prendre en compte la place éminente qu'occupent l'astrologie, l'alchimie et les multiples sciences occultes issues de l'hermétisme ou de la magie naturelle. Il est d'ailleurs significatif que ses références ne sont ni Léonard de Vinci, ni Copernic, ni Ambroise Paré – comme c'était d'usage dans la plupart des ouvrages qui mettaient en exergues des savants du XVI<sup>e</sup> siècle en les proclamant hâtivement « précurseurs » de la science moderne – mais Cardan – pas le Cardan des équations du troisième degré mais celui de *La subtilité* –, Paracelse, Della Porta et sa *Magie naturelle*, Campanella et son *De sensu rerum et magia*, sans oublier le *Traité des signatures* d'Oswald Crollius...

\*

Ces quelques remarques, montrent combien, lorsque le texte de Michel Foucault paraît, en 1966, la trentaine de pages de « La prose du monde » détonnent fortement sur l'arrière-plan des représentations les plus généralement admises de la science de la Renaissance et de son histoire. En restant cantonné entre les bornes étroites de cette période – et donc en laissant de côté une grande partie des débats suscité par la catégorie d'épistémé forgée par Michel Foucault et dont la pertinence dépasse largement le XVI<sup>e</sup> siècle –, ce serait cependant simplifier abusivement le tableau que d'en rester là.

En effet, au début des années 1960, par des voies d'approche différentes – celles d'une réflexion épistémologique, celles d'un travail centré sur un problème précis de l'histoire des sciences, mais encore celles ouverte dans le chantier alors très animé de l'histoire des « mentalités » – d'autres auteurs se posent des questions qui convergent avec la problématique des *Mots et les choses*. Sans prétendre à ici l'exhaustivité, quelques exemples peuvent montrer que sur le front où il s'exposait, Michel Foucault n'était pas totalement seul. Je me limiterai ici à la scène intellectuelle française, mais on pourrait élargir le propos avec profit en se tournant vers les spécialistes anglo-saxons – comme Daniel Pickering Walker ou Frances Yates – qui, dans le sillage de Lynn Thorndike, se penchaient alors sur les versants hermétiques et magiques de la science renaissante.

Du côté des historiens des sciences français, l'on connaît la part qu'a réservée Michel Foucault – et ce jusqu'au soir de sa vie – à Georges Canguilhem. Aux liens personnels qui le rattachaient à lui, il ajoutait une dette intellectuelle, à laquelle se trouvaient associés Jean Cavallès, Georges Bachelard et Alexandre Koyré<sup>18</sup>. Dans cette « filiation » – le mot est de Michel Foucault – et en regard de ce qui nous intéresse ici – l'histoire des sciences de la Renaissance – le cas d'Alexandre Koyré mérite à mes yeux une attention particulière. D'autant qu'en 1961, avant même d'écrire *Les mots et les choses*, Michel Foucault a publié dans la *Nouvelle Revue française* le compte-rendu d'un de ses livres : *La révolution astronomique*. Deux courtes pages de cette écriture

---

<sup>16</sup> « Il appartient au firmament de l'homme d'être "libre et puissant", de "n'obéir à aucun ordre", de "n'être régi par aucune des autres créatures". Son ciel intérieur peut être autonome et ne reposer qu'en soi-même, mais à condition que par sagesse, qui est aussi savoir, il devienne semblable à l'ordre du monde », *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 35-36. Les expressions entre guillemets renvoient au *Liber paramirum* de Paracelse.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 47.

<sup>18</sup> Dans l'ultime texte auquel il a donné son imprimatur, en 1985, « La vie, l'expérience et la science » (*Dits et écrits*, *op. cit.*, t. II, p. 1582-1595), en partie repris de la préface qu'il avait rédigée en 1978 pour l'édition américaine de la thèse « Le normal et le pathologique » (*Dits et écrits*, *op. cit.*, t. II, p. 429-442.), Michel Foucault situait toujours son travail dans le sillage de Canguilhem et de ces auteurs.

enlevées et brillante qui annoncent non seulement ce qui sera développé dans « La prose du monde », mais encore le projet même des *Mots et les choses*<sup>19</sup>.

Le livre de Monsieur Koyré [...] raconte, d'une voix grave d'érudit, les noces merveilleuses et interrompues du vrai et du faux. Mais c'est encore nous qui, du fond de notre langage usé, parlons de vérité ou d'erreur et admirons leur alliance. L'autorité de ce travail patient et profond vient de plus loin : la rigueur dans la représentation de textes si peu connus et leur juste exégèse tiennent à un double propos d'historien et de philosophe : ne prendre les idées qu'en ce moment de leur turbulence où le vrai et le faux n'y sont point encore séparés ; ce qui est raconté, c'est un indissociable travail, en dessous des partages que fait ensuite l'histoire. Les ellipses de Kepler ne faisaient qu'une chose avec la sourde musique des nombres épars dans l'univers<sup>20</sup>.

Au début des années 1960, Alexandre Koyré a déjà une longue carrière derrière lui. S'il a pu lire la critique de son livre, la mort, survenue en 1964, l'empêchera de connaître celui qui mûrit encore dans la tête de Michel Foucault. Dans le champ de l'histoire des sciences, l'œuvre d'Alexandre Koyré est considérable. Elle se consacre principalement aux périodes de la Renaissance et de l'Âge classique. Retenons-en quelques aspects qui entrent en résonance avec les préoccupations de Michel Foucault. Ainsi, à propos de la révolution galiléenne, Alexandre Koyré insiste sur « la transformation des cadres de l'intelligence » qu'elle implique. On n'est pas loin de la « discontinuité dans l'épistémé »<sup>21</sup> de Michel Foucault, d'autant qu'ils s'accordent tous deux sur le fait, que dans le cas de la Renaissance, c'est le statut même de la vérité et de l'erreur qui est en cause. Intervenant dans un colloque à Oxford en 1961, intitulée « Perspectives sur l'histoire des sciences », Alexandre Koyré a précisé ses vues sur *l'itinerarium mentis in veritatem* – autrement dit la « recherche de la vérité ». Texte qui, pour nous, confirme pleinement la pertinence de l'analyse que Michel Foucault fait alors de sa pensée :

Cet *itinerarium* n'est pas donné d'avance ; et l'esprit n'y avance pas en ligne droite. La route vers la vérité est pleine d'embûches, et parsemée d'erreurs, et les échecs y sont plus fréquents que les succès. Échecs, d'ailleurs, aussi révélateurs et instructifs parfois que les succès. Aussi, aurions-nous tort de négliger l'étude des erreurs – c'est à travers elles que l'esprit progresse vers la vérité. *L'itinerarium mentis in veritatem* n'est pas une voie droite. Elle fait des tours et des détours, s'engage dans des impasses, revient en arrière. Et ce n'est même pas une voie, mais plusieurs. [...] Aussi nous faut-il poursuivre toutes ces voies dans leur réalité concrète, c'est-à-dire dans leur séparation historiquement donnée et nous résigner à écrire des histoires *des sciences* avant de pouvoir écrire l'histoire *de la science*. [...] Sera-t-elle jamais écrite ? Cela, l'avenir seul le saura<sup>22</sup>.

Si le projet d'histoire « des sciences » – entendons des sciences particulières – s'écarte de celui que poursuit Michel Foucault dans *Les mots et les choses*, les deux auteurs se rejoignent (et s'accordent avec Georges Canguilhem) pour renoncer à une histoire « de la science », prédéfinie comme histoire de la découverte de la vérité scientifique ; une histoire quasi rectiligne, qui écarterait de ses préoccupations les erreurs et les voies sans issues – notamment celles où se seraient fourvoyés bien des savants de la Renaissance. Ils s'accordent également sur le fait que la lecture des traités scientifiques ne peut se limiter à un tri entre ce que la science des générations suivantes retiendra et ce qu'elle repoussera, mais qu'elle doit s'attacher à prendre en considération

---

<sup>19</sup> « En ce début de XVII<sup>e</sup> siècle, le lieu de naissance de la vérité s'est déplacé ; il n'est plus du côté des figures du monde, mais dans les formes intérieures et croisées du langage » (« Alexandre Koyré : *La révolution astronomique, Copernic, Kepler, Borelli* », *La Nouvelle Revue française*, 1961, p. 1123-1124 ; repris dans *Dits et écrits, op. cit.*, t. I, p. 198-199). Le livre de Koyré a été publié en 1961 à Paris chez Hermann.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 198.

<sup>21</sup> *Les mots et les choses, op. cit.*, p. 13.

<sup>22</sup> Koyré Alexandre, *Histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1966, p. 379.

l'ensemble de leur contenu afin d'en restituer la cohérence structurelle. Telle est la lecture que fait, par exemple Koyré de Kepler – le pythagoricien Kepler, qui enserme sa cosmologie à l'intérieur de polyèdres réguliers et démontre la forme elliptique de l'orbite des planètes, la première des trois lois mathématiques qui sont sa contribution au fondement de l'astronomie moderne. Telle est la lecture que salue, dès 1961, Michel Foucault. Il convient également de rappeler combien est ancienne la familiarité de Koyré avec les savants de la Renaissance, singulièrement ceux qui traînaient derrière eux une réputation sulfureuse auprès de bien des historiens des sciences. Paracelse est du lot... Paracelse, à qui « La prose du monde » réserve une place de choix, en citant trois des livres du : le *Liber paramirum*, *Die neun Bücher der Natura Rerum* et *l'Archidoxix magica*. Dans une étude de 1933, Alexandre Koyré, après avoir fait la liste interminable des jugements contradictoires que le médecin alchimiste allemand avait suscités, constatait déjà :

On trouve toutes ces opinions dans l'énorme littérature paracelsiste, [...] et la seule chose qu'on ne l'on ne trouve pas, c'est une analyse exacte et patiente de ses idées, du monde dans lequel il vivait, du monde des idées dans lequel se mouvait sa pensée<sup>23</sup>.

Élargissant son propos, il énonçait une précaution méthodologique qu'à son avis tout historien des sciences se devait de prendre, au risque de se fourvoyer dans une vision téléologique et anhistorique de l'histoire des sciences :

Ce qu'il y a de plus difficile – et de plus nécessaire – lorsqu'on aborde l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre c'est [...] moins d'apprendre ce que l'on ne sait pas, et ce que savait le penseur en question, que d'oublier ce que nous savons ou croyons savoir. [...]

C'est en oubliant cette précaution indispensable, en cherchant dans Paracelse et les penseurs de son époque des « précurseurs » de notre pensée actuelle, en leur posant des questions auxquelles jamais ils n'ont pensé et auxquelles ils n'ont cherché de réponses, que l'on arrive, croyons-nous, et à méconnaître profondément leur œuvre, et à les enfermer dans les dilemmes qui, contradictoires pour nous, ne l'étaient pas pour eux<sup>24</sup>.

Sans développer plus longuement, on voit que Michel Foucault, dans son positionnement théorique des années 1960, peut, pour défendre ses positions sur la science à la Renaissance, s'appuyer sur un courant épistémologique, où Alexandre Koyré figure en bonne place.

À d'autres égards, on pourrait dire la même chose du courant historiographique de « l'école des *Annales* », qui est alors en train d'élargir ses horizons vers la « nouvelle histoire ». Lui-aussi, constitue pour l'entreprise foucauldienne un rôle d'ancrage intellectuel<sup>25</sup>. Je n'ai pas la prétention ici, de traiter des relations complexes que Michel Foucault a entretenues avec ces historiens – à propos de *l'Histoire de la Folie* ou des *Mots et les Choses* notamment. Je me contenterai d'examiner quelques zones de convergences entre leurs démarches respectives dans le domaine de l'histoire des sciences de la Renaissance. Avec un rappel qui mérite attention : il n'était pas alors fréquent qu'un historien – entendons : un universitaire qui ne pouvait se prévaloir que d'une formation

---

<sup>23</sup> Koyré Alexandre, *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVII<sup>e</sup> siècle allemand*, Paris, Gallimard, 1971, p. 76 (le texte original de l'étude « Paracelse » avait été publié précédemment dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* en 1933).

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 77-78.

<sup>25</sup> Voir, par exemple l'entretien accordé à Jean-Pierre Elkabbach et publié (sans l'accord formel de Michel Foucault) dans le n°46, des 1<sup>er</sup>-15 mars 1968 de la *Quinzaine littéraire (Dits et écrits, op. cit., t. I, p. 690-696)* : Au reproche fait par « Sartre et d'autres philosophes » de « mépriser l'histoire », M. Foucault réplique : « Ce reproche ne m'a jamais été fait par aucun historien. Il y a une sorte de mythe de l'histoire pour philosophe. [...] Il y a beau temps que des gens aussi importants que Marc Bloch, Lucien Febvre, les historiens anglais, etc., ont mis fin à ce mythe de l'histoire. Ils pratiquent l'histoire sur un tout autre mode, si bien que le mythe philosophique de l'histoire, ce mythe philosophique qu'on m'accuse d'avoir tué, eh bien je suis ravi si je l'ai tué. C'est précisément cela que je voulais tuer, non pas du tout l'histoire en général » (p. 695).

d'historien – s'aventurât dans ce domaine, propriété quasi exclusive des scientifiques patentés dans la discipline dont ils écrivaient l'histoire et des épistémologues.

Sans négliger Lucien Febvre – disparu depuis dix ans lorsque Michel Foucault publie *Les mots et les choses* –, je me référerai prioritairement à Robert Mandrou. Il fait alors figure d'héritier du « père des *Annales* » et, dans le champ précis qui nous intéresse, il a publié en 1961 dans la collection « L'évolution de l'humanité », un essai important et novateur, *L'Introduction à la France moderne*, dans lequel un chapitre est intitulé : « Dépassements : savants et philosophes ». Ce texte commence par l'évocation de la *doxa*, en des termes voisins de ceux qu'utilisera quelques années plus tard Michel Foucault :

Malgré quelques grands noms très connus, Léonard de Vinci (dont les contemporains n'ont d'ailleurs pas lu les traités), Copernic, Kepler, Viète, Galilée, les sciences du XVI<sup>e</sup> siècle ont mauvaise réputation chez les spécialistes de l'histoire des sciences ; compilations, accumulation des connaissances antiques retrouvées, c'est le reproche courant qui enveloppe dans le même dédain les savants de la Renaissance, et ceux de la fin du siècle... En attendant Descartes. [...]

Pourtant, sous réserve de tenter une reconstitution assez serrée du climat intellectuel dans lequel ont vécu ces hommes de science, la réalité n'apparaît pas aussi sombre. Même avant Descartes, la France moderne a eu ses savants<sup>26</sup>...

Quelle démarche adopter devant des savants aussi déroutants ? Robert Mandrou se démarque de l'attitude traditionnelle et se refuse de porter un jugement *a priori* sur la valeur de leurs textes. Il faut les prendre tels qu'ils ont été produits :

Ainsi, dans cet esprit scientifique, se fait sans cesse à nos yeux une interférence constante entre éléments rationnels, obtenus par la méthode déductive et l'observation même, et des éléments irrationnels, reçus par tradition ou expériences incontrôlées. À la tentation de séparer le bon grain de l'ivraie s'oppose une considération essentielle : l'unité de la démarche de ces esprits ; les mathématiques de Viète sont en même temps les bons et les mauvais nombres de Pythagore ; les premières lunettes qui ont permis la vérification des observations de Galilée et des théories de Copernic, qui ont amené Kepler à ses théories optiques, ont été vantées, présentées par le Napolitain Porta dans sa *Magie Naturelle*, comme des objets doués d'un pouvoir aussi bénéfique qu'occulte [...]. Au milieu de rêveries astrologiques, de mille descriptions de monstres (voyez Ambroise Paré) et de cent « pronostications », nous retrouvons les esquisses de Léonard de Vinci, les patientes expériences de Bernard Palissy ; mais dix ou vingt presciences ne font pas la Science, telle que les hommes du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle commenceront à l'entrevoir<sup>27</sup>.

On sent pourtant chez cet historien, qui porte un intérêt marqué pour tous les champs de la culture, culture matérielle et culture écrite, culture populaire et culture savante, qui tente, à la suite de Lucien Febvre, de fonder une histoire des « mentalités »... on sent moins d'assurance, moins de rigueur – faudrait-il dire : moins de radicalité ? – que dans les pages péremptoires que Michel Foucault consacre à l'épistémé de la Renaissance. En ouvrant le chantier de l'histoire des mentalités, Lucien Febvre, avec sa leçon magistrale sur *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle*, avait montré, dès les années de guerre, combien il était vain d'importer les modes d'approches des mentalités du présent pour comprendre celles du passé :

Chaque époque se fabrique mentalement son univers. Elle ne le fabrique pas seulement avec tous les matériaux dont elle dispose, tous les faits (vrais ou faux) dont elle a hérité ou qu'elle

---

<sup>26</sup> Mandrou Robert, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique 1(500-1640)*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 256.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 262-263.



vient d'acquérir. Elle le fabrique avec ses dons à elle, son ingéniosité spécifique, ses qualités, ses dons et ses curiosités, tout ce qui la distingue des époques précédentes<sup>28</sup>.

À la suite de Lucien Febvre, Robert Mandrou admet que « l'adepte des sciences occultes, et de la magie elle-même, demeure [...] un savant ». Il se refuse de « séparer le bon grain de l'ivraie », mais il distingue « prescience » et « Science » – avec une majuscule<sup>29</sup> –, ce qui semble laisser ouverte la question de la vérité et de l'erreur, chère à Michel Foucault, Koyré et Canguilhem. Surtout, s'il détaille les différentes manifestations de cette culture « trilobée » de la science à la Renaissance – poids de la tradition, influences hermétiques, rationalisme naissant –, il ne tente pas, comme le fera Michel Foucault, d'en dégager ce qui lui donne un soubassement structurel solide. Tout au plus, parle-t-il de « climat intellectuel » et, en se référant à Lucien Febvre, invoque-t-il « l'absence du sens de l'impossible » des hommes de ce temps<sup>30</sup>.

Bref, lorsqu'il écrit « La prose du monde », Michel Foucault peut s'appuyer sur l'apport des historiens et des problématiques qu'ils ont mises à l'épreuve, depuis les années 1930, autour de la revue les *Annales*. Comme eux, il refuse de cantonner l'histoire des sciences de la Renaissance – et, à plus forte raison, l'histoire des sciences tout court – dans l'étude de ce qu'il appelle lui-même – pour s'en démarquer – ces « sciences nobles, sciences rigoureuses, sciences du nécessaires » que sont les mathématiques, la physique, la cosmologie<sup>31</sup>. Comme eux, il comprend que l'univers mental des savants ne peut se comprendre en se contentant de le rattacher aux influences qu'ils ont reçues de leurs prédécesseurs et à celles que, précurseurs des découvertes de demain, ils exerceront sur l'avenir de la science. Mais il va plus loin qu'eux ; eux qui restent, en quelque sorte, au milieu du gué. Lui, il le franchit. On pourrait même dire qu'il franchit le Rubicon, tant la radicalité de son entreprise a soulevé de débats et de controverses. Il le franchit pour tirer toutes les conséquences de son rejet de la *doxa* : la science de la Renaissance n'est pas un simple segment, presque négligeable, dans ce long processus de dévoilement de la vérité qui serait la mission intemporelle de la science.

\*

Faisant cela, il ouvre de vastes horizons qui dépassent largement celui, borné, étroit et pour tout dire en voie d'être abandonné, des sciences de la Renaissance.

Les trente pages de « La prose du monde » projettent Michel Foucault – après un bref détour dans l'Espagne du Quichotte – vers les représentations de « l'ordre des choses » à l'âge classique et la naissance des « sciences humaines » au XIX<sup>e</sup> siècle, matière principale des *Mots et les choses*. Dans le vaste chantier archéologique qu'il entreprend d'explorer, les sciences de la Renaissance ne seront plus que le cadet de ses soucis. Rendons-lui cependant cet hommage, après lui – et sans que le mérite lui en soit toujours reconnu même si d'autres que lui avaient préparé le terrain – il sera difficile de revenir à la *doxa* ; il sera en revanche possible de prendre vraiment au sérieux les savants de la Renaissance.

---

<sup>28</sup> Febvre Lucien, *Le problème de l'incroyance au 16<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel (1942), 1968, p. 12.

<sup>29</sup> Autre figure éminente parmi les historiens qui se penchent sur l'histoire des mentalités, Jean Delumeau, qui publie en 1967, *La civilisation de la Renaissance* (Paris, Arthaud) – ouvrage au demeurant de grande qualité et, sur de nombreux points, novateur – parle encore de l'accroissement à cette époque de l'« obscurantisme » à propos de l'alchimie et de l'astrologie ; il considère que la science est « encore balbutiante » (p. 21) et affirme que les humanistes font preuve de « manque d'esprit scientifique » (p. 481).

<sup>30</sup> Mandrou Robert, *op. cit.*, p. 262. Voir également : Febvre Lucien, *op. cit.*, p. 404 et s.

<sup>31</sup> « Préface à l'édition anglaise » des *Mots et les choses* (*The Order of Things*, 1970), *Dits et écrits, op. cit.*, t. I, p. 875.